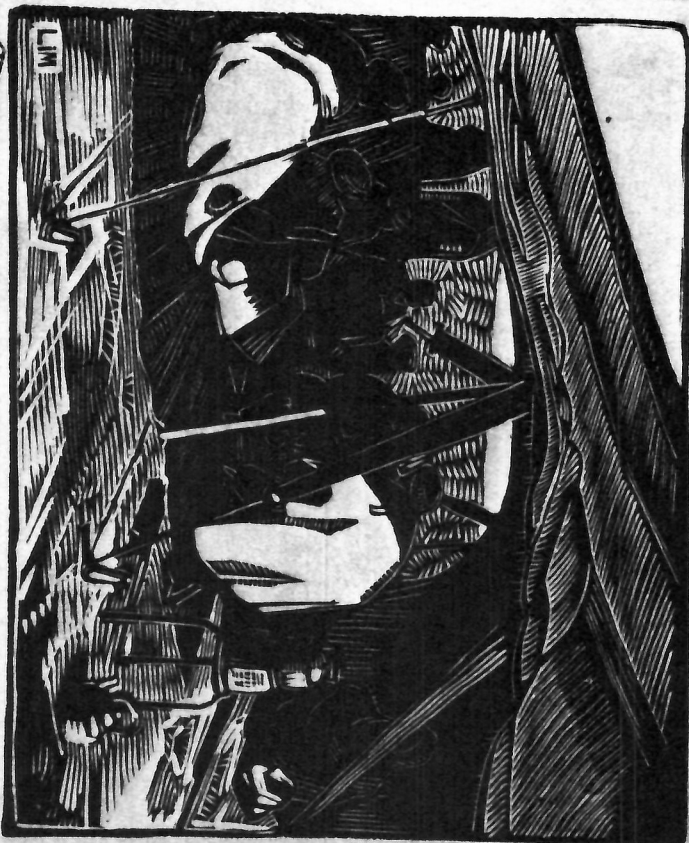


FRANÇOIS REYNIERS

TAOUGRAT

ou

Les Berbères racontés par eux-mêmes



Bois et dessins de R. LIMOUSIS

Illustré par
L'éditeur Orientaliste Paul GEUTHNER, 13, Rue Jacob, Paris (VI^e)

1930

Ce mince recueil fait de pièces et de morceaux est, mieux vaut le dire tout de suite, gros de prétentions. Il veut d'abord faire connaître ces chleuhs qui, au Maroc, sont, presque à notre insu, nos voisins de tous les jours. Ce petit livre prétend aussi à conserver pour plus tard, quand ils connaîtront partout Notre justice, Notre sécurité, quelque chose de leur beauté originelle. Puisqu'il leur faut des maîtres, autant nous Français, gens de bonne volonté, que d'autres. Cependant comme en Algérie, la disparition de ce qui faisait leur grandeur est inévitable. Réservons donc pieusement dans nos livres, comme ces espèces animales des grands parcs d'Amérique, les mots encore purs de la Tribu — ces mots qui seront bientôt comme les dernières paroles d'une race qui s'éteint. Ayons pour ce testament sauvage le même respect que



pour celui d'un homme qui va mourir dont nous ne voyons plus que les qualités et la bonté d'âme. La mort qui va venir excusera ce que pourrait avoir d'excessif notre indulgence et notre enthousiasme. Regrets de poète ! Le voilà bien l'homme à l'état de nature rêvé par le romantisme naissant ! Nous acceptons la gageure. Si l'on ne retrouve pas ici l'homme tout court, celui auquel nous pouvons être fiers de ressembler encore un peu, nous voulons bien nous avouer vaincus. Or, rien de ce qui est humain n'est indifférent, car comme chacun sait, l'homme est fait à l'image de Dieu. Nous n'en demandons pas davantage. D'ailleurs que leur reproche-t-on à ces Berbères ? Et le mal sera-t-il bien grand, si nous nous abusons quelque peu et oublions un moment qu'il est vain de penser à ce qui ne peut plus être. C'est la rançon de toute œuvre faite avec foi : elle passe toujours la mesure en quelque manière.

Mais nous n'inventons rien. D'autres avant nous ont entrepris cette tâche.

Des spécialistes, des savants d'une part, ont forgé grammaires et lexiques berbères. Ils ont donné à cette langue les signes, les lettres qui lui manquaient. Ils ont inventé à notre usage un système de transcription phonétique qui est à lui seul une véritable science. Comme on collectionne de beaux papillons, de tous les dialectes, dans des fichiers, ils ont épinglé tous les mots, auxquels, à chacun, ils ont trouvé une famille, une origine : quant

aux ancêtres on ne sait pas encore très bien d'où ils viennent. Ils ont noté des textes comme on écrit de la musique. Ils ont créé une géologie du langage, établi une Somme des coutumes et des traditions berbères. Ces travaux constituent un ensemble admirable, plein de conscience, de savoir et de désintéressement.

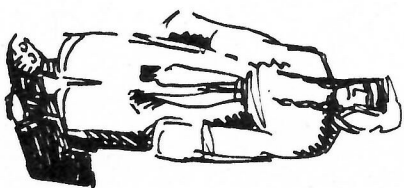
D'autres, des poètes, des romanciers ont essayé de faire vivre pour nous ces gens de la montagne. Ils les ont montré dans leur vie familière et dans leur existence d'hommes libres. Ils les ont présentés, beaux comme des hommes, simples comme des dieux. Ils ont peint à leur alentour de merveilleux paysages. Ce sont encore la de maîtres-livres, composés avec art, faits pour plaire, pour séduire, pour emporter les cœurs.

Et ici en somme il n'y a que des notes que nous pourrions vanter sans orgueil, car ce n'est pas Nous, mais Eux, les auteurs de ce recueil. Eux : Taougrat Oult Aïssa qui va bientôt mourir à Tounift, car elle est bien vieille. Eux, Ou Berri, Moha, qui ont chanté, raconté, expliqué toutes ces choses. Les pousser à la scène, les laisser, une fois là, se débrouiller tout seuls, telle est l'originalité de ce livre. Ils jouent ainsi devant nous la Tragi-Comédie de la Tribu, telle qu'elle se déroule depuis des siècles. Seuls ont été joints, aussi stricts que possible, les commentaires nécessaires à l'intelligence des textes. Au lecteur, de tirer des conclusions, de beaucoup rêver surtout, avant de juger.

*
**

Ces « morceaux choisis berbères » se présentent ici sous plusieurs aspects.

- 1° — Le dit de Taougrat Oult Aissa.
- 2° — Le miracle de Sidi Boubeker.
- 3° — Noms de lieu.
- 4° — Documents, traditions et coutumes.



Nous n'insistons pas sur le dit de Taougrat, composé d'izlan aussi court que des « Haï-Kaï » japonais. Il est présenté plus loin.

Rappelons simplement, pour notre plaisir, l'atmosphère extraordinaire des Ahidous berbères : cette danse rythmée de tous les vieux sentiments humains, de tous les instincts : sensualité, enthousiasme poétique, mélancolie, allégresse, amour. Chansons, satires qui s'écoulent naturellement du cœur et de l'esprit berbères et semblent comme redonner une nécessité à notre propre littérature et la justifier. L'homme veut s'exprimer et pour assurer la durée à ses propres paroles, il les cadence et leur donne la musique

fugitive comme Garde éternelle. Les sentiments les plus simples sont les plus poétiques et il en est que l'on ne se lasserait jamais de chanter.

Avec ces Berbères nous refaisons nos humanités. Ahidous, nous as-tu fait rêver ! Dans ce cercle serré, fermé comme une ceinture sacrée, comme un anneau magique, dans ce cercle qui monte et qui descend, qui s'empore, qui tressaute, qui trébuche, qui se soulève tous bras tendus comme pour implorer le ciel, bouillonne, comme dans un creuset, notre vie en fusion. Fit là dessus éclate par moment, après la chanson, le rire, qui lui aussi est le propre de l'homme. Les robes sont belles, les yeux fermés comme pour mieux savourer ce lyrisme concentré. La nuit tombe. Après la joute aiguë du jour, c'est la lourde religion du soir. L'Ahidous est infatigable ! Laissons-les. Ils connaissent peut-être le bonheur.

*
**

Le miracle de Sidi Boubeker. Plus de danses, plus de ris. Nous sommes sur le terrain de la prière. Elle encore, veut être rythmée, mais plus discrètement, juste ce qu'il faut pour être conservée intacte et être apprise facilement par les petits. Ce n'est qu'un miracle, de ceux que nous retrouvons sur les vitraux de nos cathédrales. Les berbères ont remplacé le Koran, qu'ils ne connaissent ni ne com-

prennent, pas le culte des Santons. Leurs préférences vont à ces gens de leur pays qui sont pour eux comme des relais vers un Dieu tout puissant trop lointain. S'ils apprennent ces récits sur les genoux de leurs mères, ils les répètent peu volontiers devenus grands comme s'ils ne voulaient pas profaner par leur ironie d'hommes faits, le souvenir de leur enfance.



Ce Sidi Boubeker vivait dans le pays il y a trois fois cent ans. Sa tombe, simple kerkour, se trouve aux Sources mêmes de la Moulouya. Le marabout Sidi Ali Amaouch, animateur de la résistance dans cette région, avait prédit que nous, Français, ne dépasserions jamais ce kerkour : humble tas de pierres confondu avec les cailloux d'alentour, l'avons-nous seulement vu ? borne frontière placée par l'espérance trompée ! En tout cas ce Sidi Boubeker devait être un bien saint homme et son miracle conserve un peu, dans son enfantine naïveté, le doux parfum d'une des « Fioretti » du saint d'Assise.

*
**

Tel ce kerkour, le « lieu dit » est témoin et jalonne bien des pistes au pays de l'Histoire. Pour l'oreille déjà

faite à cette musique, les refrains de nos cartes de France en « ville » « bec » « our » « ac » chantent la geste, des invasions pacifiques ou guerrières, latines, espagnoles ou normandes, desquelles est sortie notre patrie. De même en pays berbère des noms échappés de la Bible, Sidi Yaya, saint Jean, Sidi Youssef, saint Joseph, etc., raconteraient d'après certains auteurs l'ancienne influence juive.

Mais ce n'est peut-être pas là que le nom de pays est roi. Rayon de lumière qui éclaire et fait comprendre il l'est mieux encore lorsqu'il fouille mille coins d'ombres, ignorés jusque là. — Chaque nom raconte sa petite histoire, nous donne, par le bonheur de son expression ou le souvenir qui s'y rattache, sa note particulière sur l'âme berbère, la qualité de son esprit, la nature de sa sensibilité. « Tiens, il a pensé ceci en regardant cela. » Certaines associations d'idées sont le privilège de certains caractères. La toponymie est ainsi un livre ouvert devant nous où chaque village et chaque montagne écrivent une ligne que nous trouverons, tantôt dans un chapitre, tantôt dans un autre, nous apprenant toujours quelque chose de nouveau.

Les Berbères se racontent ici malgré eux. Il est difficile de leur faire comprendre ce que nous voulons savoir : « Ce pays s'appelle ainsi parce que c'est son nom », nous répondrait un paysan de France. Ici nous avons détaché à titre d'exemple quelques noms des environs d'Arbala. Ils se commentent d'eux-mêmes pour la plupart. « Tit N Blal » fait l'objet d'un texte à part.

A ceci s'ajoutent quelques noms qui portent malheur. On conjure leur mauvais sort en utilisant leur contraire.



Disposition commune aux Grecs et aux chiens qui lèchent la main qui les frappe.

*
*

Ces superstitions font partie d'un fond commun de traditions et de souvenirs qui constituent le folklore de la tribu. Celui-ci est sans limites précises et nous avons dû nous borner à quelques indications.

Le Berbère ne conçoit pas bien l'attrait que peut avoir pour nous ces choses qui n'intéressent en somme qu'eux-mêmes. Elles leur sont si habituelles, si naturelles qu'ils ne songent nullement à les raconter ; au hasard des conversations il faut les leur arracher bribe à bribe.

Ici nous présentons deux textes, l'un sur l'histoire de la tribu, l'autre simple narration sur un souk contemporain assez enfoncé en dissidence pour être peu connu. Ces textes, nous avons dû les recomposer, les reconstituer en coordonnant des phrases et des faits. Ils sont, comme Titi N Blal, des « pastiches » d'un intérêt plus documentaire que linguistique et ont simplement pour but de raconter certains faits en conservant le mouvement de la phrase berbère dont la silhouette si particulière est une sorte de raccourci brutal et essentiel de ce qui doit être dit.

A titre de conclusions nous avons joint à ces textes quelques notes brèves sur les coutumes des *Ait Soléman* et esquissé à grands traits la physionomie de cette tribu parmi ses voisines.

C'est pour nous à la fois un devoir et un plaisir de remercier en fin de préface, et le graveur et illustrateur Lim qui a bien voulu mettre son burin et son crayon



au service de la cause berbère, et l'adjudant DJADOUN dont la parfaite connaissance des dialectes du pays nous a été d'un grand secours dans la composition de cet ensemble.

François REYNIERS.

TAOUGRAT OULT AISSA

TAOUGRAT

Qui est cette Taougrat dont le nom en soi-même est déjà plein de couleur et d'un si ferme dessin ? C'est une



aveugle qui, parée de son malheur, prend bientôt comme tout être supportant vaillamment son infortune, une autorité particulière parmi les gens qui l'entourent.

Ayant d'abord vécu avec sa mère, toute sa jeunesse, ne dédaignant pas de temps à autre de donner l'hospitalité

la plus généreuse à quelque homme de la tribu, elle n'a pu cependant se marier et s'est adjugée le rôle de chanteuse dans les Ahidous. Ce n'est pas une prophétesse, ni même une sorcière, c'est une femme berbère, simplement, aveugle et dont l'imagination est merveilleuse.

Ses « izlan » sont, tantôt épiques et ponctuels d'impressions, tantôt lyriques et trépidants de nostalgie. Parfois, comme dans nos vieux fabliaux pleins d'humour et de répartie.

Ils ont pour caractéristique d'avoir été composés par une femme ce qui (à notre connaissance) est assez rare dans les autres tribus. Ils ont donc un intérêt et une saveur toute particulière. On y trouve plus de douceur et de délicatesse que, par exemple, dans les prophéties de Sidi Ali Anaouch.

Si, à maintes reprises, notre ennemi Taougrat se montre l'animatrice des courages souvent défaillants des gens d'Arbala, elle en fait aussi la caricature et il est amusant de pouvoir juger, peints par eux-mêmes, ces Berbères de la montagne. L'histoire juge les faits, ici l'on discerne les mobiles. La mélodie est vicille mais les événements sont nôtres et celle qui les a chantés toujours vivante.

Elle est un peu de la race de ces aèdes de la Grèce achéenne qu'Homère prit plus tard pour modèles et pour héros. Comme eux, elle vit, entourée d'estime et de respect, mais menée par la main d'un enfant car, nous eût dit le Poète, « la muse aimante en une juste balance ne pouvant

lui donner à la fois, et la douce lumière et le chant mélodieux, lui a ôté la vue ».

Sa poésie est, comme toujours, très difficile à traduire parce que semée de sous-entendus et de licences grammaticales. Mais c'est peut-être un charme de plus, et d'étranges ressemblances avec nos chansons du moyen âge nous rendent Taougrat — chez laquelle on ne sait, si c'est l'imagination ou le bon sens qui l'emporte — infiniment sympathique.

Pour arriver à donner une transcription intéressante et compréhensible du répertoire de Taougrat, il nous a fallu interroger les indigènes et leur faire commenter chaque épisode ou proverbe. Grâce à la mémoire fantastique de tous ceux qui ne savent ni lire ni écrire, il a été possible de reconstituer les circonstances de temps et de lieux dans lesquelles chacun d'eux a été dit : ce qui donnera un aperçu de la mentalité des *Ali Sokhman* et fixera quelques points de leur récente histoire.

A chaque « izli » est donc joint une sorte de notice explicative, de traduction libre, que précise, d'autre part la traduction mot à mot, heurtée, incorrecte, mais combien plus belle que la première.

La parole sur ceux qui sont bien est parmi ceux qui sont braves.

I



Un jour au cours d'un Ahidous il y eut la dispute chantée suivante. On accusait Taougrat de parler sans savoir, puisque aveugle, elle n'avait rien pu voir. Seule lui convenait la prière. Taougrat rétorque que si elle n'a pas d'yeux pour voir, elle a toujours des oreilles pour entendre.

L'HOMME. — *A Taougrat Oult Aïssa rebhi midii g iou ouaccal ouina inan our t iri gas tinzida d t'zali. Ays nouddag' tent is iqrid id anhasi id a'ziga ai iga.*

O Taougrat Oult Aïssa, par Dieu, permets un mot — celui-ci qui a dit ne lui convient que la mosquée et la prière, le cheval de celui-là dont tu parles est-ce à crier rasée, est-ce gris, est-ce bai qu'il est.

TAOUGRAT. — *Our sidleg' ouabou, our outleg' aqou — accul n ouidleg' zllin illa r ouidada balanin.*

Je ne vois aucune lumière, je ne vois rien — la parole sur ceux-là qui sont bien est chez eux qui sont braves.

Sur le peu de courage des Ait Sokhman.

II



Lors d'un autre Ahidous, la discussion reprend entre la vieille aveugle et les hommes de la tribu. Elle flétrit le peu de courage et de constance de ceux-ci. Ils quittent pour un rien Arbala. Ils vont dans les tribus étrangères chercher des protections. Lorsque les Français sont arrivés à Casablanca, seul ou presque, un maréchal terrant, un négre, s'est équipé pour les combattre, et encore à son retour, au lieu d'avoir le triomphe modeste se vante-t-il impudemment. Au fond il n'a rien fait et reste comme devant, un maréchal terrant, un négre, un être inférieur.

TAOUGRAT. — *Aia jema' a mou gerr l'haddou ou Helli — nella d'oumisa — idda Ou Hinin, iga bou tserouane toujja tserane iacid Sidi, nella d' Ouhannoun.*

O celui de ma jimat, appelle Haddou Ykhlef — lui-même et quelques-uns de son clan — il s'est enfui Ou Hinin, il s'est mis sous la protection (des Ait Abdi) en sacrifiant un mouton ; il a laissé ses enfants qu'à ramené Sidi, celui-ci et Ould Mamoun.

L'HOMME. — *A tazouda, nouma'ir tarzili maini thalti ras emb isa igdi s' emb'ouni.*

O vieille cuvette, épave du douar abandonné, à quoi es-tu bonne, toi qui est comme, de celles ou mangent le chien, une vieille écuelle ébréchée.

TAOUGRAT. — *Al ia a'rimen touga tmara ouinna main izan ksonq.*

O jeunes gens courageux, quel grand malheur pour ceux qui ont à combattre les mouches du Souk !

La discussion a pris un tour assez vif. « La voilà bien la brillante jeunesse du jour d'aujourd'hui ! Pour elle, la guerre ? c'est la lutte contre les mouches.

L'HOMME. — *Adam bssireb — a tederrali inann han non-*

min uland. Masin — irrehoun aleksijl. Aligid ig'in elan inek-saoun ar isem tourrar ijnasen.

Je vais t'annoncer quelque chose, à toi, femme aveugle, il te dit voilà les roumis qui vont arriver. Qui va te porter, o vieille honte. Tu seras comme le petit chien perdu par les bergers, toi que prendront comme jouet les gâteux.

Ici s'introduit l'épisode du maréchal ferrant qui s'en est allé à la guerre...

TAOUGRAT. — *A lamsil, a Moha ou Rihane allig aqtag' anhasi — mag' aiden ad aoun ibhin tarist — ou son d'ig'rimenes — a ouinna i'aiden allig asin d'ibhin tarist.*

O Maréchal ferrant, o Moha ou Rihane lorsqu'il fut atteint le gris (cheval) — qui retourna pour copper la selle ? — c'est Ou Sou et ceux qui restaient comme lui — o celui qui retourna jusqu'à ce qu'ils prennent et coupent la selle.



Flatté par ces paroles, Moha ou Rihane fait le fanfaron : il n'y en a plus que pour lui. Aussi quelques habitants vont-ils trouver la vieille chanteuse et lui disent : « tu l'as trop gâté. »

Elle leur répond : « Vous venez comme je vais
lui faire la leçon au prochain Ahidous. »

Tougrat. — *A iammzil — a Moha ou Ribane, sig aid
iannan ta qelilt tsit taroutla q' iff nomineb — mams da
isag — ann elgal elham — tissant outla inouran adtreb
— gas elham aid tga iasit — ariams. Chouf acherb a isneb
a iderchan anns bougan iagin adyca imies.*

O forgeron, o Moha ou Ribane, c'est toi qui saits cette
tribe — toi qui dans la débâcle étais à la tête des nôtres —
ou a-t-il acheté — celui qui va à la forêt brûler le charbon
— les chevaux et que fait-il le fanfaron de l'amour — il ne
fait que le charbon qu'il porte en se salissant. Regarde,
lorsque je t'ai porté aux nues, o esclave, o noir, au milieu
des gens, c'est lui qui n'a pas pu fermer sa bouche.

III

Sur ceux dont on parle maintenant.

Il y avait autrefois chez les Aï Sidi Aï un
clan dirigeant lequel abusait de sa force. Devant
celle-ci tout le monde pliait, et Oukhlidja et ses
comparses allaient dans les tentes manger les
bons moutons et prendre les meilleures femmes.

*Tennoun Taougrat outl Aissa acoul outdab nenna — tou-
dren tisan ou ineksaoun idden moulli. Ika Oukhlidja g' elmal
n'te iougendatou tedhout sinoun tulla adatin aouin tidda
agouatin.*

Elle vous dit Taougrat outl Aissa une parole sur ceux
dont on parle — vous vous rabaissez (gens de Sidi Aï)
comme des bergers, ceux des moutons. Et passe Oukhlidja
sur les animaux qui pâturent — et alors quand tu viens,
on vous donne celles qui sont bonnes (brebis) et il emmène
celles-ci (femmes) qui sont grasses.

IV

O morts loin de leur pays...



Il y avait eu un grand combat à la kasbah d'Azrou (entre Aïensid et Kebbab) du temps de Moha ou Hammou. Le fameux Oukhlidja de la famille des Aïr Sidi Ali n'y avait pas été très brillant. À peine l'y avait-on vu. Il n'avait même pas su choisir les guerriers. Ce ne sont pas ceux qui font le mieux la fantasia les jours de fêtes, ni ceux qui ont les plus beaux chevaux, qui sont les plus braves le jour du combat.

Tennas Taougrat — a ait issendal l'goubi a ait igrem on'rou — iga outi ou Sidi Ali tiff. Mourid ti allamin — mourid tissan adhirou immain — Gilla Oukhlidja s terhant ?

Elle te dit Taougrat — o enfants des tombes — loin de leur pays. O ceux de la kasbah d'Azrou — il vous a été le fils de Sidi Ali d'un mauvais conseil. Il n'y a pas que les fêtes — il n'y a pas que les chevaux pour choisir les cavaliers. Où est Oukhlidja dans la mêlée ?

V

Il y a de la joie dans sa tête que le vent fait trembler.

Toutes les injonctions de Taougrat laissent Oukhlidja insensible. — Le vent qui siffle au col de la montagne y fait pourtant remuer le bois sec. Ah où sont les cimes tremblantes des arbres agitées par le vent ? Oukhlidja ! tu es tout juste bon à donner un coup de main au patron du mellah !

Ourda ibat onsgou aqeboud aqorar — nuqur llan gitz'i idda ger bou tifer ami illa laana g tiffenes ar t isergigi — omma seg a Oukhlidja gas ondai adit' daunerd i bou mellah.

Il ne frappe pas le vent d'Ouest le bois sec — même celui qui est dans le col ; il est allé chez celui qui a des feuilles, chez lequel il y a de la joie dans sa tête que le vent fait trembler — mais toi o Oukhlidja tu n'es qu'un juif, tu aideras le patron du mellah.

La parole sur ceux qui se sont sauvés.

VI

Zaïans et *Aïr Sokhman* se sont battus à Azrou Taougrat interpelle, les lâches qui se sont sauvés, dans une suite d'injures épiques. Toi, Ikhléf, tu crois que je ne t'ai pas vu ! Et toi tu t'es enfui sans même avoir frappé ! Sans compter les autres ! O bande de vauriens ! Vous vous défiliez têtes basses, comme les Juifs qui passent, honteux, sur le souk.



Tennamoun Taougrat Oult Aïssa atoul nouiddag roulhin — Han Ikhlef is our tannayeh eula n donahsi avuin ou a noues reddi atevouel adour kated. Han aïssa noumita aïha hadhou kan Tizi N Gésou. A tïfenni n iannour kan oudain s Souy.

Elle vous dit Taougrat Oult Aïssa une parole sur ceux qui se sont sauvés. Voilà Ikhléf, est-ce que je ne l'ai pas vu — lui et son grïs — o toi tu es parti te sauvant sans avoir frappé. Voilà celui-là, son frère du même clan, qui se défile par le Tizi N Rehou. O douars de vauriens vous vous défiliez comme les Juifs du Souk.

VII

Les pays se sont disloqués — fut le monde terrible.

Après la guerre et les grands combats livrés par le Zaïani, tout a fini par rentrer dans l'ordre. — Et tout est comme s'il n'y avait rien eu. On a tout oublié, et les morts et la délaite. Et chacun comme avant, jette sur l'épaule avec satisfaction et honneur le cordon de sa choukora brodée.

Tennamoun Taougrat Oult Aïssa — A oui gésou imt'ar lga daouit issaten — algaren konl asfel g aqrab s igiti.

Elle vous dit Taougrat Oult Aïssa : O gens — se sont disloqués les pays — fut le monde terrible. — Et ils jettent tous le cordon de leur choukora sur l'épaule¹.

1. La choukora est une sacoche en cuir brodé que tout Berbère porte à son côté et qui lui sert à la fois de portefeuille, de cartouchière et de sac à provisions.

VIII

O nostalgie des fils de la nuit.



Taougrat déclare avec emphase qu'elle se languit des fils de la nuit. C'est-à-dire qu'elle aime les voleurs : au moins ceux-là n'ont peur, ni du mauvais temps, ni de la fatigue, ni du danger. Insensible à ces compliments l'un des rôdeurs lui répond avec esprit

« Qu'est-ce qui te prend ? que t'ai-je donc rapporté de mon expédition ? Mais non, nous avons eu peur des chiens et nous nous sommes sauvés.

TAOUGRAT. — *Afyad n aii idan — nitta gelloun oura llan s soudad ar taadjens dsart.*

O nostalgie des fils de la nuit — ceux-là qui sortent pour voler. — Qui seront sous les intempéries — qui vont au devant du danger.

L'UN DES VOLEURS. — *A la mad idan ionih — Ada tien-kurb ziani idan — nga amerned our kisserh.*

O roi que t'ai-je donc rapporté. Quand j'essayai d'entrer dans le douar j'ai été chassé par les chiens — j'étais novice — je ne savais rien.

IX

Taougrat quitte Arbala.

Dès l'arrivée des Français dans le pays, Taougrat a dû quitter Arbala pour se réfugier du côté de Tounfi près de l'assif Ourine — littéralement l'oued qui est de l'autre côté. Elle a regretté les riches terres d'Arbala. Mais, malgré tout, elle a pris son courage à deux mains et elle a foncé loin des Français.

On raconte que la-bas son prestige reste tel, que les gens qui vont la voir lui font des cadeaux, uniquement pour avoir l'aubaine d'une « parole de Taougrat ».

Tennas Taougrat Oult Aissa assif n aii Ourine tizi n igil mai digs nettella si — allig asen sib isf.

Elle te dit Taougrat Oult Aissa : l'assif Ourine et le col de l'épaule — est-ce qu'il y a seulement quelque chose à manger là — quand même je vais y donner de la tête.

X

Conseil à une femme de mauvaise vie.



Taougrat qui veut toujours faire la leçon aux autres, s'en prend à une « tante-sout » (bergère...) de la tribu qui s'est laissée enjôler par un de ces colporteurs qui passent. Elle a délaissé l'ami sûr de sa tribu qui, lui, aurait eu le temps de refroidir ses ardeurs...

Mais la femme lui répond, non sans esprit : « le tout est de savoir s'y prendre et de tirer le maximum de l'étranger avant qu'il se fâche. » Quant à toi — dit-elle à son ancien ami — je t'aurai toujours près de moi quand j'aurai besoin d'amour.

TAOUGRAT. — *Tennas Taougrat lensafer ou ilani iger asu — ouram isini talouja lnpaiba — gas sa g ati lmond a.*

Elle te dit Taougrat : le colporteur qui ne te restera pas est une tromperie — il ne te refroidira pas l'habitude de l'amour — seulement quelque un des enfants du pays.

LA FEMME. — *Tennias ansifed lbrani ketel lbray.*
Elle lui a dit : il faut expédier l'étranger avant qu'il se fâche.

Onma signit ain agoujdeb adaksoulab.

Quant à toi, quand je serai prête, je pourrai toujours te parler.

XI

Le trésor s'est changé en amende.

Malgré tous leurs efforts trois « tiecabin » de la tribu — Ito Said Aritta, et celle que l'on nomme Tamamant n'ont pu se constituer aucun magot. Elles avaient cru choisir le chemin de la richesse et au bout du compte elles vont se retirer du métier sans un sou vaillant.

Tennoun Taougrat Oult Aissa — Ito Said d Abritta ladda ini carn Tamamant — loullab lkinz igan lbadli.

Elle vous dit Taougrat Oult Aissa — Ito Said et Aritta et celle que l'on nomme Tamamant — O par Dieu — le trésor s'est changé en amende.

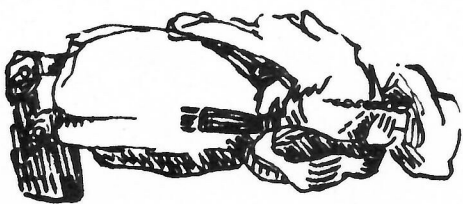
XII

Taougrat et la mort.

Taougrat a été très malade : sept mois durant la mort l'a attendue du lever au coucher du soleil. Mais le maître de l'âme ne lui avait-il pas dit qu'elle ne mourrait pas.

Une seconde fois la prédiction se formule comme une lettre, un message qu'elle envoie à ceux qu'elle aime pour leur confirmer le nombre de jours qui lui restent à vivre.

Les circonstances sont graves. Aussi exploite-t-elle en place du « je » un « nous » solennel.



I

*Tennaoun Taougrat — id gtenmateb
niğah şu'a şore gai tifou lhal agteğli
tafouşi tagiî lmount iğj — idlound bou soual işi laşseb ourra mou-
lheb.*

Elle vous dit Taougrat — la nuit où je me sentis mourir je te disais — sept mois — du lever au coucher du soleil m'a attendu la mort — même est venu le maître de l'âme qui m'a rendu le compte que je ne mourrai pas.

2

*Ağas iai lablat — A rebbi bellag arcal siout s ait igbren
— inuas iouidda ura tioud anğ tğira la tsaggag lmount iğj —
ai bou soual i ouşal laşseb ar şekianb.*

Prends cette lettre — O Dieu annonce la parole pour qu'elle vienne toucher les gens du village — Dis-lui que nous l'aimons — approche de nous la fin de nos jours — elle attend la mort ma tête. — C'est que le maître de l'âme m'a donné le compte que je vérifiais.

XIII

Plainte de l'amante séparée de son amant.

L'ennemi fait quartier à celui qui a vaincu —
il lui donne des délais, le temps de respirer. —
L'amour, lui, est sans pitié — il torture le cœur
de ceux qui sont séparés.

*Toungnat Taougrat Ouh Aissa : Ouhlab ai amang — mis
andib amis g omni. Ouina ainingan aoud erob lasongnan
oussan*

Elle vous dit Taougrat Ouh Aissa : O Dieu, — O Nos-
talgie. Ai-je jamais vu d'ennemi comme toi. Même à celui
qui a tué une personne on donne des délais.

NOTA. — Cet izi contient une allusion aux coutumes de la tribu.
Lorsqu'un crime est consommé le meurtrier n'est pas immédiatement
appréhendé. Des délais lui sont sagement donnés pendant lesquels
s'apaisent les premières fureurs de la famille de la victime. La jana
peut alors statuer dans le calme et en toute justice. S'exécute ainsi éga-
lement les « vendetta » sans fin.

XIV

A une victime de l'amour.

Un homme s'est ruiné pour

une femme, qui ne l'aimait
pas. Il n'avait ménagé pour
elle ni l'argent, ni les présents.
Et la femme se marie avec un
autre. Taougrat, pitoyable, lui
adresse la parole et dit à
l'homme : « Tu es comme
ceux qui font une battue au
sanglier dans la forêt voisine.
Ils se donnent beaucoup de
mal, ils crevent leurs chevaux,
ils épuisent leur provision de
poudre, puis, quand l'animal
est tué, la religion leur dé-
fend d'en profiter.



*Tennas Taougrat — souf ainezra areul tiddonkla amisid
bouhbir — in savat allig immout — our oustib astib ouhla tsib
sout g ouksoun — ainna kaly el baroud lig ar kaly.*

Elle te dit Taougrat : vois et considère cette parole à pro-
pos de l'amour comme le sanglier — on fait une battue
jusqu'à ce qu'il meure — je n'ai pas pris la peau ni même
mangé un peu de viande — O ceux qui finissent leur
poudre jusqu'à ce qu'ils le frappent.

XV

O mosquée de paroles.

Ceci est une charge contre Taougrat. On la traite de tous les noms. O cathédrale d'insanités, O démon du Seigneur pourquoi l'enfer ne te compte-t-il pas encore parmi ses habitants !

*Innam Taougrat Oult Aïssa — A timgidâ n ouatcal —
Jabemama ouïgan — A timassî n Sidi Rebhi.*

Il te dit : O Taougrat Oult Aïssa — O mosquée de paroles — O toi que la Gehenne ne possède pas. O païenne de Sidi Rebhi.

XVI

Si j'avais suivi le conseil du malheur.

Les Français sont à Timgelhaline. Là Taougrat déchire que, si elle avait simplement écouté sa peur, elle se serait sauvée par le col avec son petit ballot de bagages. Mais elle a pensé qu'une parcelle fuite serait honteuse et que, demain, du Seigneur elle éprouverait la colère.

*Tomas Taougrat Oult Aïssa : mergib s tray it heb tizi s
ouaga — macha nîgas ouai — ougdeh asska dat rebhi.*

Elle te dit Taougrat Oult Aïssa : si j'avais obéi au conseil du malheur — j'aurais passé le col avec mon petit ballot — seulement nous nous disons non — j'ai peur demain devant Dieu.

XVII

Contre un des Ait Abdi.



Ceci a été dit au moment d'un conflit entre Ait Abdi et gens d'Arbula. Taougrat s'y montre d'une violence extrême. Elle prend à parti un notable du clan adverse partiellement poltron. C'est un Ait Abdi d'une fraction des *Ait Sokhman*.

« Si, lui dit-elle, on pouvait te prendre et t'attacher de force un fusil sur le dos pour aller au combat : eh bien, même si le fil de ta vie devait être long à se dévider, je voudrais qu'à ce moment il se trouve un homme sans entrailles, pour le couper, ce fil là ! »

Tennaoum Taougrat Oult Aissa : A oult iousin Sidi, alkerf i boussouika-mqund ioussa ougaton allili bougartasa.

Elle vous dit Taougrat Oult Aissa : O ceux-là qui pourraient prendre Sidi, le lier au bouchouka — même si très longue était sa corde — il la couperait l'homme qui est sans entrailles.

XVIII

O mon petit chouari.



Celle-ci est plus intime et moins terrible. Taougrat y pleure son infirmité qui la rend maladroite. Elle se rappelle avec émotion le temps où elle avait encore sa mère. De même que, dans une maison, après le repas, on range dans un placard ou une cachette tous les ustensiles qui viennent de servir — de même elle confiait à sa mère, qui les gardait discrètement tous ses petits secrets de femme, maintenant étalés au grand jour.

Innas Taougrat Oult Aissa : A lasouari amassou ennah a ta ffgend tjska lig tigrad slah.

Elle te dit Taougrat Oult Aissa : O mon petit chouari — O toi qui étais toujours à côté de nous — O toi, sont soris les ustensiles que tu jettes devant, n'importe qui.

NOTA. — Le « chouari » est un panier de vannier.

XIX

O Générosité voici ta récompense.

L'un homme charitable avait dépensé toute sa fortune en tenant généreusement tente ouverte à tout venant. Le jour où il n'eut plus rien, le douar vint à déménager. Ses héritiers l'abandonnèrent tout seul à son triste sort. O Générosité — dit Taougrat — voici comment tu récompenses ceux qui sont malheureux par ta faute.

*Tonnaoui Taougrat Oult Aïssa — a laljoult idgi aïd igan
benilam atagoudam inkeoua — yini g ounnar.*

Elle vous dit Taougrat Oult Aïssa : vois maintenant ce qui se passe à cause de toi. — Même vous qui déménagez, héritiers, — ils m'ont laissé tout seul sur l'emplacement du douar.

XX

Où nous avons connu l'amour tout est resté pareil.

Cet « izli » — autre Lac — est certes un des plus jolis de la série. L'aimante est loin de l'aimant, et se languit de lui. Elle revient là où ils ont vécu ensemble. Rien n'est changé, tout est pareil. — O je veux envoyer à celui que j'aime le salut. Il mourra du souvenir et du regret des nuits que nous avons passées ici tous les deux.

*Tennas Taougrat Oult Aïssa : as i ansoun aïna g enlgina
iboul our ibsir — gan inuqar linant. Enias belleh aïa ioua
nabouba sellam inéhl ounnar icti idan agis qineh.*

Elle te dit Taougrat Oult Aïssa : voici les endroits où nous avons vécu ensemble pas encore abîmés — sont ces emplacements avec leur marque. Si j'envoie à celui que j'aime le salut : il sera tué par la nostalgie, il se rappellera les nuits où j'étais avec lui.

XXI

Contre les Chrétiens.

Soit une série d'invectives à la fois contre les Chrétiens et ceux qui les suivent : goumiers, mohazenia, partisans. Un premier informateur n'avait pas osé nous les répéter. Un autre plus franc et d'ailleurs plus sûr a bien voulu nous en instruire.

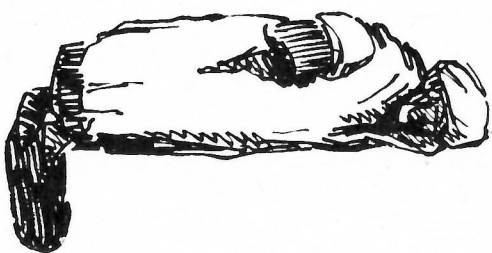
1

*Tennas Taougrat Oult Aissa :
iouf isd ersib aberdour artadoub jiaj
Islam oulla tasouagouit ou roumi.*

Elle te dit Taougrat Oult Aissa :
je préfère me revêtir d'un mauvais
burnous et m'en aller chez les musulmans que d'être *couyouss* chez les roumis.

2

*Tif dhouat inoumin oulla bib tamart — adilth service —
adsech oulati anilh jiaj aserin.*



Je préfère la mort aux roumis, plutôt me couper la barbe — que d'être enrégimenté — être juif et être chez les soldats.

3

*Meqar dangar ouaboub arial oulla iqyroum oumij ieqga
daou elouffur.*

Même si nous appelions les petites perles de verroterie de vrais douros — je le jure sur le pain : il ne nous mettra pas sous l'athéisme.

4

Taougrat avait été agacée d'entendre une fois, chez elle, des gens des Français, répéter la journée durant : « le Hakem a dit ci, le Hakem a fait ça » alors que de Dieu ils ne parlent jamais.

*Tasib arelthi ouwa sadab adlaissacul gas bakem ai tini —
amidis alin tourou.*

O mon Dieu ton nom n'est jamais prononcé — quand ils parlent entre eux, il n'est jamais question que du Hakem comme si c'était lui qui en avait accouché.

*La ri imuin jounoun — mourilis katen ajella mohamed —
ai souagen ourouni.*

O les cavaliers de chez vous — tout de même ! s'ils com-
battaient pour le prophète ! — O les partisans du Roumi !

*Mgar dai tetan irden — adlai tedoun s issendal —
jahumama anida terbhan — abaihi.*

Même mangeriez-vous toujours du blé — quand vous
entrez dans la tombe — c'est pour l'enfer que vous aurez
travaillé. a-ba-ibi.

Lorsque le musulman est passé une fois par
le Bureau, il est gâté à tout jamais.

*Manig lailagoul adig enstem ouinna ikam iad elbire atti-
zenmen ou roumi.*

Où doit retourner pour être musulman celui qui a
été autrefois au bureau où il a été immatriculé par le
roumi.

*Atchib our tebih assch ladiist — adichib iderran d oubbix
denadi na' llem issen.*

Manger, ne pas manger, je serrai mon ventre, je man-
gerai des glands et de la guimauve — mais cela — que le
prophète existe, nous le saurons.

*Adda annaib blin idar — adigni illi irifi n ougroum shman
tra djiuet annoud — a idan sobernin.*

Je verrai se gonfler nos pieds, en nous sera la soif du
pain. Par la confiance — je le jure — n'appelle à lui, le
paradis, que ceux qui se sont accrochés à son espérance : O
chiens qui se sont soumis.

NOTA. — *Annoud* littéralement : s'accrocher (cf. Bossuet).
Sobernin littéralement : prendre son mal en patience.

*Tazougi gouden agan dra' anjoud — oumma our tilli ad as
daoun i' abhan.*

Rougeur de la figure qui est la force véritable — celui

qui ne l'a pas il a l'habitude de perdre ses vêtements (au combat).

NOTA. — 1) Rougeur est ici, comme la barbe plus haut, signe de force et de virilité.

2) Amjoud — chauve — nu — sans détours — vrai.

3) L'homme qui s'affole au combat, abandonne sur place ses vêtements sans avoir le courage de les ramasser.

11

La phobie de tous les dissidents est d'être obligés, une fois soumis, de faire des routes.

Ari tirerni our nensagar sa — A chiouh nisiaadil tekkenin oukrid oukenenai.

O je suis mécontent — je n'ai rien pu faire pour vous — o chionkh avec lesquels il fait enlever de la route, les cailloux.

NOTA. — *Oukenenai* : Dialecte Ait Sokhman.

12

Cet « izli » qui est un des plus récents et des plus beaux de Taougrat a été dit au moment de l'occupation d'Arbala. La colonne du colonel de

Loustal occupa d'abord Bou-Atlas qui pleura tant que l'Oukchal l'entendit et en pleura à son tour. Puis, à notre arrivée, ce fut Arbala qui se mit à pleurer.

Arirou Bou Atlas allig istrouill Oukchal arirou oug'bata inza ginzamin.

Il a pleuré Bou Atlas jusqu'à ce qu'il ait fait pleurer l'Oukchal et pleura Arbala — quand ils ont vu l'ennemi.

LE MIRACLE
DE
SIDI BOUBEKER



Sidi Boubeker.

G ezman afin d ameksa — iksa oullines terf n oubrid dai tenna tihsi. « Bee... » Dai ddoun innain oubrid. Imoun Sidi Boubeker agidsen. Innaiasen ougourram « tissinem mai da tenna tihsi » nmanas : « Our nsinn oualou » Inna iasen ougourram. « Tenna tihsi — imemmis aoura gouri — ansa da itša ouousen gmaš nnadant. » Dai seqsan ameksa nmanas innain i oumeksa : « Isas itša ou ouchen i a'allous nnadant ». Dai innasen : « Belhaq ». Dai nmanas innain i ougourran : « Baraka allabou fik. »

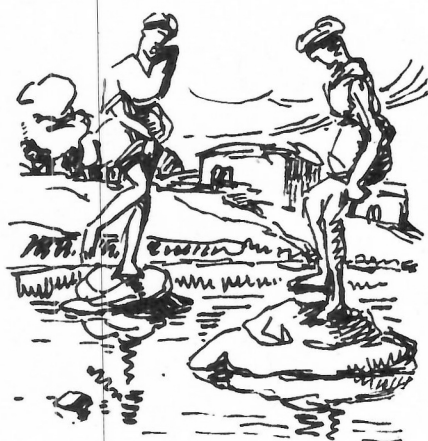
Autrefois se trouva un berger qui faisait pâturer ses moutons près du chemin. Alors dit une brebis : « Bee... » Alors vinrent des cavaliers du chemin. Les accompagnaient Sidi Boubeker. Il leur dit le marabout : « Savez-vous ce que dit cette brebis ? » ils lui dirent : « Nous ne savons pas du tout. » Il leur dit le marabout. « Elle dit cette brebis à son fils. — O mon fils viens près de moi — à cet endroit a mangé le chacal, ton frère l'an passé. » Alors ils interro-

gèrent le berger. — Ils lui disent les cavaliers au berger.
« Est-ce qu'il a mangé le chacal, l'agneau l'an passé ? »
Alors il leur répond : « C'est exact. » Alors ils lui disent
les cavaliers au marabout : « La bénédiction de Dieu est
sur toi. »

NOMS DE PAYS

NOMS QUI PORTENT MALHEUR

NOMS DE PAYS



jbel Afroug : la barrière.

*

Bou Irifi : la montagne de la soif.

*

Tihaouna : les petites écuries.

Tagouzalt : le rognon.

*

Idikel : la paume.

*

Bou Igader : la montagne aux aigles.

*

Tiklidjine : les arbres.

*

Assendal : la tombe.

*

Bou Lehna : la montagne de la paix.

*

Bou Amzoud :

du nom d'une plante à fleurs grenat que mangent volontiers les animaux.

*

Arbala : les sources.

*

Ahno : l'écurie.

*

Tizi Isli : le col de la fiancée.

Bou Naas : la montagne du cuivre.

*

Ouqchal : la tête.

*

Targuioine : ensemble de *seguias*.

Veut dire également : *dos de la main* dont les veines figurent des *seguias* ; *gant* qui couvre la main et qu'utilisent certains chefs dans les pays froids ; *guitre de femme* enveloppe protectrice de la jambe : extension de l'idée de *gant*, enveloppe de la main.

*

Taourirt N Tini : la colline des dattes.

*

Tit oudaden : la source des moutons.

*

Bou Imellal : la montagne aux gazelles.

*

Agqcha : la tête.

*

Tizi N' Ifar : le col de la clairière.

*

ibel Assatour : montagne allongée comme un madrier.

Tadmamine : nom d'un arbre épineux.

Sorte du jubier que l'on appelle « adnam ».

*

Bou Ifouloussen : la montagne des coqs.

*

Bou Ouchen : la montagne du chacal.

*

Istran : « c'est parce qu'ils l'ont voulu ».

... que se sont battus là, entre eux, des bergers Ait Sokhman.

*

Adrar Oumzil : montagne des forgerons.

*

Bou Ighizir :

du nom d'une plante qui sert de remède contre la gale des moutons.

*

Bou Noual : à la forme d'un toit de « nouala »

*

jbel Taoujine : a la forme de la queue d'une bête.

Imirrin n'Ouskai : les bornes du sloughi.

Un jour un sloughi poursuivait un chacal. Pour le rattraper le sloughi fit un bond tellement formidable que les spectateurs émerveillés marquèrent de deux bornes le point de départ et le point d'arrivée. Ainsi le souvenir de cette performance se conservera à jamais.

*

jbel Isroula : qui a vanné.

Un jour dans cette région le Sultan de Fez battit avec sa mehalla tous les gens du pays. Ils furent écrasés et dispersés comme le grain lorsqu'il est vanné.

*

jbel Oujit : le grand pelé.

*

jbel T'oujit : le petit pelé.

*

Amalou n Bou Iber : l'ombre des pigeons.

Il y a là de grands arbres aux « vastes ombrages » où les pigeons font volontiers leurs nids.

*

Ariba : d'une femme des Ait Ouidir.

*

Aka n Izi : l'arbre de la mouche.

*

Afoud nouraida : d'un arbre résineux .

On s'en sert comme torche.

*

Taselra :

d'une herbe que les femmes utilisent comme encens.

*

Tizi Tiranimin : Col des roseaux.

Il n'y a généralement pas de roseaux dans les cols. Aussi avons-nous été conduits à demander l'origine de ce nom. Un jour deux femmes étaient allées chercher des roseaux dans un douar voisin, pour monter leur métier à tisser. A leur retour, elles furent prises par la neige et, quelques jours après, on ne retrouvait la place où elles étaient ensevelies que grâce aux deux roseaux qui émergeaient.

*

jbel Zbrenmeni : malgré tout.

Une casbah a été construite, là, envers et contre tout.

Tir n Blal.

G louqt n Sidi Ameur ou Helli illa gires idj ismag las timin Blal. Sa g ait sokhman g eszman enna aman as til. Sin as ial tmaçirt imi timin Tisti.

Du temps de Sidi Ameur ou Helli il y avait chez lui un esclave que l'on avait l'habitude d'appeler Bellel. Quelques-uns parmi des *Ali Sokhman* de ce temps-là lui crevèrent un œil. Ils lui donnèrent un bled qui s'appelait Tisti.

Donnez ! Sidi Ameur ou Helli g til n Blal : aina gan dit nes. Gfatma sfui timin dgi i tmaçirt mna til n Blal.

Il prit cela Sidi Ameur ou Helli en remplacement de Bellel : se fut sa dia. A cause de cela ils disent maintenant ce bled là l'œil de Bellel.

porte malheur : les Aït Aineur ou Ichou. Pour ne pas prononcer leur nom, le matin, on les appelle les Aït Tament (les fils du miel).

*

REMARQUE : le bois ramassé par certains douars porte malheur. Il faut donc éviter, sous peine des pires calamités, de profiter des débris laissés sur leurs « imizar » (emplacement du douar lorsque la tribu a « décampé »).

NOMS QUI PORTENT MALHEUR

tisent : sel

est remplacé par « tadh » douleur.

*

ikab : le renard

est remplacé par « bou temj ebert ».

*

abarous : singe.

Il existe près de Tinnert un éperon qu'on nomme Bou Imellal « montagne aux gazelles » alors qu'on devrait l'appeler Bou Ibouras, la montagne aux singes. Ceux-ci — en effet — y vivent en bandes nombreuses, alors que l'on n'y a jamais vu de gazelles. Comme quoi le « war sstath » est trompeur pour l'étranger et le chasseur.

*

Aït Aineur ou Ichou :

Il y a également chez les Aït Sokhman près de Tithaouna une fraction

TRADITIONS ET COUTUMES

I

Comment les *Ait Sokhman*
ont appris à faire leurs prières.

*Zeg zat moulay l Hassane Ait Sokhman gan ihiad — our
sinn sa our tẓallan our sinn ǧas oulli, illeǧman, iziarr, tiǧet-
ten — gan ǧas imeksaounour sinn azeal n Rebhi.*

*G oussan ennaj iddad idj n taleb
— ad asen in'at dai in'at asen ar
thoudouren snat thoudourin. Dai
iddoud idj n taleb dñin « our tis
sinem tazallit koul lougt s tẓallitnes
dohor rba thoudourin maǧeb srad »
dai nman as « oul id emkiss aǧ inna
et taleb amẓouarou » inna iasen « D
anaẓen iouk oureqqas ǧer et taleb
amẓouarou addar ini isd azeal inou
ihallal. »*



*Larould dai innaas i et taleb bni
n jema'at — « ha maǧ inna et taleb amẓouarou — inneḱ
— nkin smaeb asen snat timẓwoura — kiin semmer asen snat
tingoura ».*

Laj ouass midden ar t'zallan g berra dant n et taleb. Loun g ouis zallanin dadas oulli inn as i taleb « aour thoudant al d rareg oulli ».

Ian ouass n qnin tella iat t'geirt allig tiks elmal enes — tra t'zall — dai iennas « longer taourit enna linna — longer Baba Roumchoun 'ari mna — dai longer Melouni taskart mna koul — a rebbi i abatar koul — dai thepderh — tini — « Allah akbar ».

Avant Moulay Hassane les *Ati Sokman* étaient mal dégrossis — ils ne savaient rien — ils ne savaient pas prier — ils ne connaissaient que moutons, chameaux, boeufs, chèvres. C'étaient simplement des bergers — ils ne connaissaient pas la parole de Dieu.

Dans ces jours-là vint un taleb — il vint leur apprendre la prière de telle sorte qu'il leur apprit qu'ils se prosternent selon deux prosternations. Alors vint un autre taleb « vous ne savez pas prier — à chaque moment sa prière — à la dohra quatre prosternations — à la prière du couchant trois », alors ils lui disent « ce n'est pas cela que nous a appris le dernier taleb » — Il leur dit : « Envoyez un rekka chez le dernier taleb afin qu'il dise si notre parole est mensonge. »

Au retour du rekka lorsqu'il parla au taleb devant les gens de la jinaa « voici ce qu'a dit le dernier taleb. Il te fait dire — moi je leur ai ferré les deux pieds de devant — à toi de leur ferrer les deux de derrière ».

Un jour des gens étaient en train de prier au dehors devant le taleb. Un parmi ceux qui priaient — s'en allaient ses brebis — il dit au taleb « ne te prosterne pas jusqu'à ce que j'ai rattrapé mes moutons ».

Un autre jour il y avait une vieille femme qui, alors qu'elle faisait pâture des animaux voulait prier — alors elle dit « plus haute cette colline que celle-là — plus haut Bab Rouchoun que cette montagne là alors que plus haut la Moulouya que tous ces plateaux-là — Dieu est encore plus haut que tout cela — alors je me prosterne et je puis dire « Allah est grand ».

II

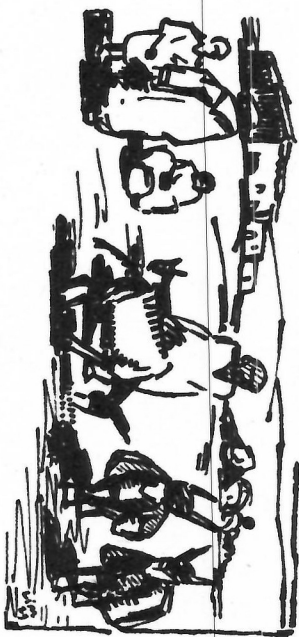
Le Souk d'Aigdoud.

Souq n Aigdoud it 'annur itcht lmart g oussouguas, g longt n stouber illa ger s Ati Hadidoun n Assif Melloul. Essouq ns ibatar s'igan. Ain trit illa diges sg ilj all idar n souq taouda nes sg tijaout al longt inekli.

Illa diges souq iziart, iligman, ouin iserdan ; illa ouin oulli.

Illa essouq n ikemar. Illa itedou sa gir sa — dai inna « router's sg ouger inou d ouinnes ». Dai ouin izgan ouin rerni llan izgan — las itini « A ouinna router's — innas —

tiye nungd froud ». Nirti nes tiye dai ffer tiye iawé azger
nigdigá froud iawé ou iad azger.



*Ili ouan tioutnin. G idi ouansa llant tioutnin tinçianin
ansa dhin llant diges tingharin. Tina ran adaoulen arabtaren
argaz. Dai tena « riğ-ş » « agoud nek riş-sen. » Adda d
macdal çrasen, iddou ourgaz, iseg tigni iseg maşisa. Dai imas
ibbas n tniçout « onsid illik riş ataouleh. »*

*Illa allou k ssonq ougdoud idjat ladjé dhin. Ar itadon ian
tajer çermi 'addan elfous — dai iserg şia mads ba'a lqoualeh n
sukor — dai iğer i rma — dai imasen « ad aoun bnoug el
qaleb n sukor — ouin alisçen iasit — ouin alitçgil ious nous
bessita ».*

Le souk d'Aigoud se tient une fois dans l'année au
moment d'octobre. C'est chez les Ait Haddidou de l'Assif
Melloul. Ce Souk est grand, beaucoup. Ce que tu veux il

y a dedans. De la tête aux pieds de ce souk de marche
comme du matin au moment du repas.

Il y a là : le souk des boeufs, celui des chameaux, celui
des mulets ; il y a celui des moutons.

Il y a le souk des joueurs. Il y a allant l'un chez l'autre —
alors il lui dit « je te joue de mon boeuf contre le tien ».
Alors ils prennent de petites pierres. Celui chez lequel elles
sont les pierres dit « Toi je te joue — dit-il — pair ou
impair. » S'il lui dit pair et que cela sorte pair, il prend le
boeuf. Si cela se trouve impair, c'est l'autre qui prend le
boeuf.

Il y a celui des femmes — d'un côté sont les femmes
jeunes — de l'autre sont les vieilles. Celles qui veulent se
marier choisissent un homme. Alors elle lui dit « je te
veux » « moi aussi je te veux ». Quand ils se sont arran-
gés entre eux, l'homme vient, il achète des dattes, il achète
de la nourriture. Alors il dit au père de la femme « donne-
moi ta fille, je veux l'épouser ».

Il y a aussi au Souk d'Aigoud une autre chose. Alors
si vient un commerçant chez lequel il y a beaucoup d'ar-
gent — alors il achète six ou sept pains de sucre — alors il
appelle les tireurs — et leur dit « je vais planter ce caleb
de sucre — celui qui l'atteindra, le prendra — celui qui le
manquera donnera cinquante centimes ».

NOTA. — Le Souk d'Aigoud se tient chez les Ait Haddidou, mais
nombreux sont les Ait Sokman qui s'y rendent.

COUTUMES

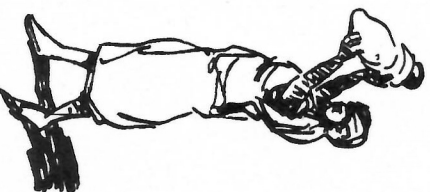
I LA NAISSANCE

Avant la naissance : aucune coutume spéciale; on attend « que la femme fasse son petit » et voilà tout.

Aussitôt la femme accouchée, les femmes qui l'ont assistée font « tam-gount » c'est-à-dire mangent avec elle une sorte de bouillie, faite avec du beurre, de la farine et des dattes.

Le septième jour, qui suit la naissance, on fête les relevailles. Le père déclare son enfant devant un taleb et tue un mouton. Il n'y a aucun échange de cadeaux.

On relève de plus dans la plupart des fractions *Ait Sokhman* la coutume suivante. Le septième jour, au moment du « Tametrust » on prend bien soin de réserver le quart du mouton en prévision du lendemain. Et le jour suivant, il y a grande compétition. L'omoplate de la partie du mouton déjà mangée est pla-



cée à une centaine de mètres en guise de cible : le quart du mouton de la veille revient au tireur adroit qui fait mouche.

Il est à remarquer que le sexe de l'enfant n'intervient nullement dans ces réjouissances — contrairement aux usages de certaines tribus.

II

LA MORT



L'enterrement a lieu sans aucune pompe. Les parents du mort font seulement les frais du grand repas qui est servi aux invités. Le mort est chargé sur un mulet. On place quelquefois la ceinture du défunt autour du cou de l'animal « pour que la charge soit à celui-ci plus légère ».

La croyance en l'Ânge Azraïen — le demandeur de comptes — existe. Également celle en la Mule des Cimetières : celle-ci hante le Cimetière d'Arbala¹.

Le deuil se porte comme dans les autres tribus. On fait des condoléances au fils du défunt, en ces termes « comment vas-tu du froid que t'a causé la mort de ton père ».

La veuve garde les vêtements qu'elle avait le jour de la mort de son mari, ne se lave plus, ne met plus de henné, et enroule autour de sa tête un morceau du linceul « tibet ». Elle porte le deuil quatre mois si son mari a été tué au combat — trois mois dans les autres cas².

III

LE MARIAGE

Chez les *Ati Sohman* on n'achète pas sa femme. On se contente de l'habiller et de sacrifier, au moment de la demande en mariage, le mouton après lequel la parole ne saurait se reprendre.

1. Du temps où les Arabes volaient les petits enfants *Ati Sohman* pour en faire des esclaves, elle servait aux mères inquiètes de croquer miaine pour empêcher les enfants de s'éloigner des maisons.

2. De plus, si elle a des enfants du sexe fort, elle reste à la charge de la famille du mari. Par contre, si elle n'a que des filles, elle retourne chez son père en prenant le huitième des biens du défunt.

Cette coutume est nettement propre à cette tribu. En effet, lorsqu'un Sokhmani, se mariant avec la fille d'une tribu étrangère, est obligé de donner une dot, il est la risée des gens de son douar.

Lorsqu'il a choisi celle qu'il veut épouser et qu'il a été agréé par la jeune fille, le fiancé envoie chez le père de la future cinq ou six de ses amis. Il y a un bon repas, et chose curieuse, après avoir délibéré des conditions du mariage, ils déposent avant de partir un ou deux douros sur le tapis, sans doute afin de sauvegarder le principe de l'achat.

Lorsque le mariage est décidé, on désigne aussi souvent un « aamil » qui demeure juge en la matière si la femme ne se plait pas chez son mari ; c'est une sorte d'avocat de la femme qui, en cas de différend, aura seul affaire avec le mari.

En principe, les fiançailles n'ont pas de délais fixes. Elles durent en moyenne une huitaine de jours. Les fêtes du mariage comprennent deux jours de fêtes. Le premier jour, chez les parents de la femme. Le second jour, chez ceux du mari. C'est au soir de ce second jour que le mariage est consommé.

Quand il y a répudiation de la femme, on lui laisse tous ses vêtements. Si elle a déjà un an de vie commune avec son mari, celui-ci lui doit, en outre, de la laine en quantité telle qu'elle puisse se faire une « tahadount » et une couverture blanche.

Lorsqu'un mari est trompé il y a trois solutions : ou

bien il tue l'amant de sa femme, ou bien ce dernier quitte le pays, ou bien encore le séducteur paye au mari une somme que l'on appelle « mersour. »

S'il n'y a ni preuves ni témoins de l'adultère, le supposé séducteur doit présenter quarante témoignages contre l'accusation.

IV

LES FÊTES DU MARIAGE



Les fêtes sont réduites au minimum. L'échange perpétuel de cadeaux que l'on voit dans les autres tribus ne se pratique nullement ici. Il semble qu'on ait voulu bannir

du mariage toute question d'argent et en faire simplement une fête familiale.

Le premier jour on va chez les parents de la femme. Le fiancé apporte son écot pour le repas, à savoir : des dattes, du beurre, douze gamelles de blé et enfin un mouton. Il est alors de tradition de faire chevaucher le mouton par la fiancée qui n'en peut mais. Détail amusant : au moment du repas, les deux fiancés se partagent symboliquement le cœur du mouton.

Le lendemain, on se rend chez les parents du fiancé où il y a de nouveau repas. D'où une petite cavalcade. La fiancée montée sur une jument et serrée à la taille par un « amesnay » (garçon d'honneur) tient au-dessus de la tête un fanion fixé sur un roseau. Il s'agit, pour le clan du futur mari, de le briser à moins d'une coupée au-dessus des mains de la jeune fille. Ceci à coups de fusil. Il paraît qu'il n'y a jamais d'accidents.

Ensuite c'est la nuit de noces. Si le mari n'est pas satisfait de sa femme, il l'habille le lendemain avec une vieille couverture de mulet en alfa, lui met un tannis sur la tête, aux pieds de vieux chiffons et, dans cet appareil, la renvoie à ses parents.

Les femmes mariées sont chez les *Ait Sokhman* extrêmement fidèles. On cite comme des faits extraordinaires les cas d'adultères. Aussi une grande confiance règne-t-elle dans les ahidous qui sont, un peu comme chez nous, la danse, la seule occasion que jeunes gens et ménages aient

de se rencontrer, de vivre en contact étroit et d'intervenir les rôles. Les jeunes gens de « bonne famille » ne se fréquentent guère que pour se fiancer, et la réputation d'une jeune fille est chose fragile.

Deux facteurs semblent contribuer à maintenir cet état de chose. D'abord, l'adultère, lorsqu'il vient à se produire, est puni chez la femme d'une façon tellement barbare que cela ne peut être répété ici ; la leçon porte et sert d'exemple. De plus la corporation des « ticaïin » semble être chez les *Ait Sokhman* particulièrement honorable, recherchée et bien définie. Une femme choisit ce métier-là comme un autre et les mœurs y gagnent. Arbala comptait au temps de la « siba » cent cinquante « ticaïin. »



V

LES AIT SOKHMAN

Cette étude, tant sur le dialecte que sur les coutumes des *Ait Sokhman* nous a conduit à plusieurs remarques, faits précis et non théories *a priori*, qui nous permettront d'esquisser par la suite un portrait de cette tribu, si attachante et si personnelle.

I. — Difficulté pour les *Ait Sokhman* de généraliser, de réaliser cette opération de l'esprit qui consiste à passer du particulier au général. Ils ne connaissent pas le mot « bête sauvage », ils ne connaissent que « lion », « panthère », « chacal ».

Quand, par exemple, on les interroge sur les pouvoirs de l'anghar, il leur est presque impossible de comprendre la classification par degrés qui est devenue si naturelle aux autres tribus.

II. — Peu d'influence de la religion. La leur se borne à quelques superstitions et à quelques lointains rappels de l'Islam. Comme le prouve l'un des textes joints à ce travail, les *Ait Sokhman* ont longtemps ignoré la prière. Leurs fêtes se passent presque sans taleb et sans formules religieuses.

III. — De plus, ces fêtes, pour la naissance, le mariage,

la mort, sont simplifiées à l'extrême. Ils dédaignent les cérémonies compliquées des villes. Ils en font de simples fêtes familiales. Très intéressés, ils bannissent à cette occasion toute question d'argent, genèse de querelles, de jalousie — dot ou cadeaux — dont ils prétendent se passer parfaitement.

IV. — Par contre, toutes les traditions proprement berbères, existent intégralement chez eux. Ils suivent pas à pas les traditions de « l'amour » de la « rada », sont des fervents de « l'Ahidou » qui est bien une des coutumes les plus originales de Berbères du Maroc.

V. — Enfin leur état reactivement plus primitif n'implique point un asservissement plus complet de la femme. Au contraire, celle-ci, a plus encore qu'ailleurs, droit de cité et droit de conseil. Elle ne peut être mariée contre sa volonté. Peu superstitieuse, elle ne connaît pas de précautions propitiatoires dans le travail de la laine.

CONCLUSIONS

Les *Ait Sokhman* loin de la mer et un peu à l'écart des grandes voies de communications du Nord du Maroc — simplement placés sur la grande voie de l'Oued el Abid, la vraie route interberbère de Marrakech, du désert, et du Tafilalet — ont peu subi les influences étrangères, et en particulier, la plus envahissante, l'influence arabe.

Pays de bergers et de cultivateurs, mal islamisés, ils restent, peu guerriers, seulement préoccupés par leurs troupeaux et leurs cultures. Ils vivent entre eux, peu soucieux de copier les autres tribus, fêtent les grands événements de leur vie juste ce qu'il faut. Ceux-ci sont de joyeux intermèdes au milieu de leurs travaux. Ils aiment les belles histoires et celles qui font rire. Les femmes, presque les égales de l'homme, participent en tout à leurs travaux et à leurs réjouissances. Aussi leurs « Ahidous », sans grande pudeur, sont-ils l'élément de joie essentiel, qui accompagne, obligatoirement et à tout propos, le soir, quand les travaux de la journée sont finis, tous les événements un peu saillants de leur vie. Par ailleurs, ils ont conservé les vieilles coutumes berbères de la « tada » et de « l'amour » sans lesquelles ils ne pourraient vivre car elles sont, dans leurs petites sociétés communistes, le seul élément possible de sécurité et d'équilibre.

C'est une tribu admirable tant qu'elle n'est pas dérangée dans ses habitudes par les événements étrangers. Elle se suffit à elle-même, donc se trouve peu disposée à accepter la leçon d'autrui. La guerre et les alliances lui répugnent. Elle demande simplement qu'on la laisse en paix suivre des coutumes qui lui conviennent.

En somme, deux facteurs, sa situation excentrique et son tempérament casanier, semblent avoir concouru à maintenir cette tribu, aussi près que possible de la pure tradition berbère du Maroc.

TABLE

PRÉFACE	5
TAUGRAT OULT AISSA	17
LE MIRACLE DE SIDI BOUBEKER	53
NOMS DE PAYS	57
TRADITIONS ET COUTUMES	69
CONCLUSIONS	87

